

Comptes rendus bibliographiques

Pierre-Roland GIOT, Jean L'HELGOUAC'H, Jean-Laurent MONNIER, *Préhistoire de la Bretagne*, Rennes, « Ouest-France », coll. Université, 1979, 440 p.

Pierre-Roland GIOT, Jacques BRIARD, Louis PAPE, *Protohistoire de la Bretagne*, Rennes, « Ouest-France », 1979, 437 p.

Depuis 1947, M. Giot est le préhistorien de la Bretagne. C'est grâce à lui que, après une période de quasi-stagnation dans l'entre-deux-guerres, la préhistoire bretonne s'est à nouveau rapidement hissée au niveau européen. P.R. Giot qui, après avoir gravi tous les grades de chercheur C.N.R.S., est maintenant directeur de recherches, a constitué autour de lui une équipe particulièrement unie et dynamique. La Faculté des Sciences, puis l'Université de Rennes I ont fourni à ce groupe locaux et laboratoires. P.R. Giot, J. L'Helgouac'h, J. Briard nous ont déjà donné séparément des synthèses excellentes, respectivement sur l'ensemble de la préhistoire bretonne, sur les mégalithes et sur l'âge du bronze. J.L. Monnier est l'auteur d'une thèse sur le quaternaire des Côtes-du-Nord.

Cette fois-ci, dans la nouvelle collection Université de l'édition « Ouest-France », c'est l'équipe tout entière, à laquelle s'est joint L. Pape, de l'Université de Haute-Bretagne, auteur d'une grande thèse sur la cité des Osismes, qui nous donne en deux volumes une synthèse et une mise au point raisonnée de l'immense période qui va de l'apparition de l'homme en nos contrées jusqu'à l'aube du Moyen Age. Tous les auteurs sont de très haut niveau scientifique et ont fortement contribué par leurs propres travaux, leurs fouilles, au progrès des connaissances. L'on ne saurait être trop reconnaissant pour le monumental ouvrage qu'ils nous donnent, au courant des derniers progrès et, en plus, les discutant, exposant les difficultés, les incertitudes, les problèmes, les hypothèses et les zones d'ombre ; bref, introduisant dans des volumes de vulgarisation les exigences les plus sérieuses de l'esprit scientifique.

Au point de vue chronologique, le premier ouvrage, après un exposé sur la succession des âges géologiques et les roches qu'ils ont laissées en Armorique, et un développement plus étendu sur

le quaternaire, décrit les premiers outillages humains connus en nos contrées (vers -300000 ?) et ensuite, de période en période, va jusqu'à la fin du néolithique (vers -1800). Le second volume est consacré à la protohistoire. Ce terme est réservé en général, pour une région donnée, à la période où la région est connue par des sources écrites, mais uniquement encore étrangères à elle-même (par exemple, pour nos contrées, les auteurs grecs et romains). Ici, le terme est étendu pour couvrir l'ensemble de l'âge des métaux, depuis le chalcolithique, ce qui s'explique par les corrélations que, dès -2000 environ, l'on peut établir de proche en proche avec les civilisations à écriture de l'Orient. A l'autre extrémité, la protohistoire ici est aussi étendue pour couvrir les époques où l'écriture n'apparaît localement que dans d'exceptionnelles inscriptions : une unique inscription gauloise, quelques courtes inscriptions romaines, de très rares inscriptions en haut-breton. Elle va donc jusqu'au haut-moyen âge, où les chartes de Redon inaugurent les sources écrites vraiment bretonnes.

Au point de vue spatial, l'aire étudiée correspond à la Bretagne-province des cinq départements. Ce cadre est intéressant dans la mesure où il est celui de la plupart des études historiques et de quelques études géographiques. Cependant, à la lecture des deux ouvrages, il ne semble pas correspondre à des aires culturelles pré- ou protohistoriques. A ces époques, les principales aires culturelles semblent soit n'avoir couvert que la Bretagne occidentale (celle qui, bien plus tard, formera la Bretagne bretonnante), soit s'être étendues à l'ensemble armoricain (massif armoricain et ses abords).

L'organisation de l'ouvrage est originale et fort intéressante. En plus des développements liminaires généraux et des conclusions et bibliographies générales, chaque chapitre ou groupe de chapitres est encadré entre une introduction consacrée notamment à la reconstitution du milieu physique (climat, végétation, niveau marin) ; et, d'autre part, une bibliographie sélectionnée et des tableaux (notamment de très précieux tableaux des datations radio-carbone obtenues pour la période considérée).

Certains travaux sur la préhistoire ont l'aspect d'un catalogue d'objets ou de monuments. Ici, évidemment, les auteurs nous donnent des descriptions très précises des objets (y compris, lorsque c'est possible, des données fournies par l'analyse chimique), illustrées par de très nombreux dessins et photographies, mais, de plus, ils s'élèvent au-delà de ces données de base indispensables pour replacer les périodes dont elles témoignent dans le contexte général de l'évolution humaine. Ils commencent par un rappel du

développement de la science préhistorique en Bretagne. Ils affrontent les problèmes anthropologiques physiques (races humaines et leur évolution), linguistiques (au moins pour la protohistoire). A l'instar des « nouveaux préhistoriens », ils essaient de reconstituer les structures sociales, les genres de vie. De la sorte, les ouvrages, même pour des non-spécialistes, se lisent très facilement.

Parmi les apports nouveaux des deux ouvrages, l'on se contentera de citer quelques exemples. La mise au point sur le paléolithique nous fait remonter au pléistocène moyen, mais elle reste prudente, étant donnée la rareté des trouvailles et souvent l'absence de contexte sûr. Les chapitres sur le mégalithisme sont parmi les plus importants et les plus nouveaux. Le « développement d'une grande architecture » est — les datations radio-carbone l'ont prouvé — bien plus précoce qu'on ne l'imaginait (4500-3500 av. J.-C.). C'est dire qu'il s'agit d'un développement largement autochtone, alors qu'on le pensait jusqu'ici fort influencé, à travers l'Ibérie, par les anciennes civilisations de l'Orient méditerranéen. Le cas des menhirs, dont l'étude et les datations sont particulièrement difficiles, fait l'objet d'un développement spécial. Beaucoup de ces monuments sont considérés maintenant comme plus anciens qu'on le pensait il y a peu. Signalons, à ce sujet, une brève et précise récapitulation des théories astronomiques concernant les directions ou les axes des ensembles mégalithiques ou des monuments individuels (1).

Pour les âges des métaux, bien des conceptions jusqu'ici admises sont fortement nuancées. Pour expliquer la succession des civilisations, les diffusions culturelles sont au moins aussi importantes que les invasions. Les influences méditerranéennes n'ont été ni aussi constantes, ni aussi capitales qu'on aurait pu le penser. En revanche, l'opinion des auteurs n'a pas varié sur la parenté — mais non l'identité — de la civilisation armoricaine du bronze moyen avec la culture contemporaine du Wessex. La notion de « bronze atlantique » apparaît plus forte que jamais (*Protohistoire*, p. 161).

(1) L'auteur du présent compte rendu est moins sceptique que M. Giot sur l'origine populaire des noms *menhir* et *dolmen* (*Préhistoire*, p. 377). Le terme *menhir*, M. Giot l'admet, peut être authentique. L'occurrence dans la microtoponymie d'assez nombreux *parc-ar-menhir* ne peut s'expliquer que par une origine populaire. Quant à *dolmen*, ce n'est pas forcément un « barbarisme ». La Tour d'Auvergne a fort bien pu entendre dans la région de Carhaix dire *an dol men*, ou encore plus, selon la première forme employée, *an dol min*. *Dol* est la prononciation normale cornouaillaise de la forme mutée de *taol*. *Min* est la prononciation locale de *men*. L'absence de mutation entre *dol* et *min* est, me semble-t-il, possible en certains parlars populaires.

Plusieurs autres faits, à travers le néolithique et les âges des métaux, révèlent que l'extension de bien des cultures venues de l'Est s'est arrêtée sur les marges armoricaines. Ce fait confirmerait l'hypothèse avancée par l'auteur de ce compte rendu et aussi partagée par des préhistoriens irlandais, selon laquelle la profonde opposition actuelle des pays atlantiques, pays de dispersion de l'habitat, et des campagnes à habitat groupé de l'Europe moyenne remonte à la préhistoire et, plus précisément, au néolithique. Les auteurs des deux ouvrages ne se prononcent pas sur ce sujet. Ils pensent, néanmoins, que l'habitat armoricain a toujours été fondamentalement dispersé, malgré les oppidums refuges. Malheureusement, les découvertes d'habitats sont rarissimes et peu probantes.

Cet ouvrage fondamental, on le voit, non seulement instruit, mais donne à réfléchir. Toujours, il rappelle les exigences fondamentales de la recherche sérieuse en un domaine où les imaginations saugrenues ont malheureusement parfois tenu lieu de science.

Pierre FLATRÈS

J.L. KIRBY, *Calendar of Signet Letters of Henry IV and Henry V (1399-1422)*, Londres, Her Majesty's Stationery Office, 1978, in-8°, XII, 244 p.

Sous le règne d'Edouard III, le développement de l'administration anglaise avait provoqué l'établissement à Westminster de bureaux distincts pour le chancelier en tant que garde du Grand Sceau et pour le garde du sceau privé du roi et de leur personnel. Afin de valider des lettres et des mandats adressés à ces officiels, le roi se mit à utiliser un sceau secret (*signet*) qu'il portait généralement sur lui. Sous le règne de Richard II, surtout pendant les années 1383-1386, le roi se servit spécialement de lettres authentiquées du signet pour transmettre des ordres personnels, de façon telle qu'on commençait à se demander si le gouvernement n'agissait pas d'une manière tyrannique ; à la suite de la réaction parlementaire des années 1386-1388, des mesures furent prises pour empêcher l'emploi abusif du signet comme garantie directe pour des documents rédigés sous le Grand Sceau. Néanmoins, les lettres authentiquées du signet continuèrent à refléter assez fidèlement l'action personnelle du roi au sein du gouvernement, d'où leur grande valeur. Le garde du signet était habituellement un membre digne de confiance de l'hôtel du roi qui le suivait